

Histoire de l'OSE

Les enfants cachés ont la parole

Oskar GOLDSTEIN

Je suis né à Berlin le 15 mars 1926. Nous habitons au quatrième étage du 81, rue Bismark, dans le quartier de Charlottenburg. Notre rue était une rue centrale de Berlin et chaque année, nous avions droit à une parade militaire, le 20 avril, date de l'anniversaire d'Hitler. On voyait des chars de plus en plus gros. Plus tard, je me suis étonné que les experts militaires français et autres ne se soient pas aperçus de cette montée en armes en Allemagne. À Berlin, ma sœur Rita et moi allions dans une école juive, la « Theodore Herzl Schule », puis, au lycée la « Kaliski Schule » dans le quartier de Dahlem. Je me souviens qu'en 1936, une commission israélienne du village d'enfants de Ben Schemen, en Israël, a proposé à mes parents de nous y accueillir, Rita et moi. Mais mes parents n'ont pas voulu se séparer de nous.

Mes parents tenaient un magasin d'articles pour fumeurs qui marchait bien. Nous n'avons pas senti monter l'antisémitisme à Berlin avant novembre 1938. Notre magasin a été détruit durant la Nuit de Cristal. Mes parents ont alors décidé d'émigrer, mais il n'était plus possible d'obtenir des visas. Il fut donc décidé que nous partirions clandestinement pour la Belgique. À Cologne, on pouvait trouver des passeurs moyennant rémunération.

Mon père est parti le premier, puis ce fut le tour de ma mère, Rita et moi. Après avoir passé la frontière, la gendarmerie belge nous a rattrapés et refoulés. Au poste de frontière, un Allemand criait « Foutez-moi ces youpins dehors ! » Puis, au poste, le même Allemand est venu nous voir pour rassurer ma mère et lui dire que nous n'avions rien à craindre. On nous a simplement refoulés jusqu'à Cologne, où nous avons retrouvé les passeurs. La seconde fois, notre évasion a réussi.

Nous sommes arrivés à Bruxelles où nous avons bénéficié des aides du Joint et nous nous sommes installés dans le quartier d'Anderlecht. Je suis allé à l'école et un jour, j'ai répondu à une question de géographie sans savoir le français. Après notre séjour à Bruxelles, nous avons été internés au château de Marneffe, près de Huy. Je me rappelle que nous jouions toute la journée aux échecs. Nous séjournions comme dans un hôtel, à ceci près que les services étaient assurés par les internés. Le 10 mai 1940, les Allemands ont envahi la Belgique. La direction de notre internement a décidé de nous libérer et nous sommes partis à pied vers la France. Nous voulions rejoindre Charleroi. En route, nous avons croisé des soldats français, avec des canons tirés par des chevaux. Nous nous demandions comment ils pourraient résister à l'armée allemande.

À Charleroi, où des milliers de réfugiés tentaient de monter dans les trains, on nous a entendu parler allemand, puisque nous étions tous des réfugiés allemands. Les gens nous ont pris pour la cinquième colonne et commençaient à crier de nous arrêter et voulaient même nous tuer. Heureusement, un groupe de gendarmes belges connaissait notre situation et nous a permis de monter dans un train de réfugiés en partance pour la France. Après un long périple, nous sommes arrivés à Ax-les-Thermes, dans l'Ariège. Nous avons été pris en mains par les autorités locales, qui nous ont logés dans une maison, dans le village d'Ascou, près d'Ax-les-Thermes. En tant que réfugiés, nous bénéficions d'aides et la vie se passait très bien.

Au mois de décembre 1940, on nous a indiqué que nous ne pouvions pas rester, car l'hiver était trop froid. Nous sommes donc partis pour Agde,

dans l'Aude, dans un camp de réfugiés qui servait auparavant aux réfugiés espagnols de la guerre civile. Puis, nous avons été transférés au camp de Rivesaltes, dans les Pyrénées Orientales. Les conditions de vies étaient très précaires. Les familles s'installaient les unes à côté des autres sur de grands châlits, dans de grandes baraques. La nourriture était mauvaise et insuffisante. Nous avons été dégoûtés pour la vie des navets et rutabagas. Au camp, je suivais un électricien que j'ai secondé un peu. Au cours de mon séjour, j'ai attrapé la gale. Le médecin du camp a déclaré qu'il s'agissait d'un zona et qu'il fallait m'hospitaliser. Je suis resté trois semaines à l'hôpital de Perpignan, où l'on m'a gâté et requinqué.

Un jour, au début du printemps 1941, des délégués de l'OSE sont venus faire libérer les enfants du camp. Je suis parti au château de Chabannes, près de Fursac, dans la Creuse. Rita a été envoyée au château de Montintin. À Chabannes, j'ai appris la maroquinerie sous la direction d'un certain Koenig. Comme il y avait peu de cuir, les travaux se faisaient avec du papier. Cette connaissance m'a servi plus tard, après la guerre, lorsque j'ai fabriqué un portefeuille pour ma femme. À Chabannes, nous avions un éducateur nommé Ernest Jouhy, qui nous a aidé à comprendre les hommes, les idées politiques et notre vie. Il était communiste, mais après la guerre, à l'occasion d'un voyage en Union Soviétique, il a abandonné cette idée. En mai 1941, il y eut de grandes rafles en zone libre, les Juifs de plus de 16 ans ont été arrêtés. Nous étions plusieurs jeunes à Chabannes, six ou sept peut-être, à avoir été arrêtés. J'ai été de ceux-là. Mon père travaillait alors dans une mine d'or à Salsigne, dans l'Aude. Ma mère, ayant appris que j'avais été arrêté, a envoyé un télégramme disant qu'elle était enceinte. Elle était même venue à Chabannes, mais elle n'a pas pu me voir. J'ai été transféré dans un camp de regroupement à Nexon, en Haute Vienne, avec 300 personnes arrêtées le même jour.

J'ai su beaucoup plus tard que le chef du camp, un Français, avait fait tout son possible pour libérer les internés sous le moindre prétexte. Il a sauvé une centaine de personnes sur les 300 arrêtées.

Il m'a libéré avec le télégramme de ma mère.

Des six ou sept que nous étions, deux amis sont revenus après la guerre. Les autres sont morts à Auschwitz. L'un des copains, Marjan Sztrum, a été pendu pour l'exemple, pour avoir voulu se sauver pendant le trajet. Je suis revenu à Chabannes en attendant de trouver une cachette. Peu de temps après, les gendarmes se sont présentés un matin à la maison d'enfants pour arrêter Ernest Jouhy, notre éducateur. Ils n'avaient pas de véhicule et devaient utiliser l'autobus. Nous autres, les grands garçons, nous entourions Ernest, qui nous expliquait en allemand qu'il tenterait de s'évader. Brusquement, à un endroit propice, Ernest Jouhy s'est enfui et nous avons empêché les gendarmes de le suivre. L'un d'eux voulait sortir son pistolet, mais je me suis accroché à son bras pour l'empêcher de tirer. L'évasion a réussi. Plus tard, Ernest Jouhy a rejoint un maquis.

Quelque temps plus tard, l'OSE a fait partir quelques jeunes vers la zone italienne. Avec Ernest Rosner et Estelle Pitson, nous nous sommes retrouvés au Col de Menée sur la route Napoléon dans la Drôme. Nous devions travailler à l'élargissement d'une route nationale. Monsieur Petit, un ingénieur des Pont et Chaussées, dirigeait ce chantier avec sa femme. Je travaillais avec Ernest Rosner et Eric Goldfarb. La vie était paisible. Nous mangions beaucoup d'épinards sauvages et nous n'avions pas faim. Ernest était chargé du ravitaillement et il se débrouillait bien. Je ne sais plus combien de temps nous sommes restés au Col de Menée. Puis, il fallut partir car l'hiver approchait. L'OSE m'a alors placé, chez un entrepreneur en bâtiment, la famille Hygonnet, à Brout Vernet, dans l'Allier. Je travaillais comme jardinier dans leur grande propriété. En 1944, la Libération était proche. J'ai pu revoir ma mère et ma sœur dans l'Aude. Mon père a été déporté à Auschwitz, avec l'un des derniers convois et il est mort là-bas.

Après la libération, j'ai repris contact avec l'OSE, qui m'a placé dans l'une

de ses maisons, à Collonges, au Mont d'Or, près de Lyon. Je me souviens qu'en attendant de savoir ce que nous allions devenir, nous avons joué beaucoup au pingpong et avons souvent rencontré les filles de l'OSE, à Oullins. Hugo Hanau dirigeait la maison d'enfants de Collonges. Il m'a demandé ce que je voulais faire dans la vie. Je lui ai dit que j'aimerais exercer un métier à la campagne. Il m'a raconté avoir travaillé comme chimiste pour des moulins avant la guerre. Je me suis donc renseigné sur l'Ecole de Meunerie à Paris. Les études n'étaient pas trop longues et j'avais déjà perdu beaucoup de temps, je me suis donc inscrit dans cette école. J'ai quitté Collonges pour entrer au Vésinet, une maison d'enfants de l'OSE, près de Paris. Puis j'ai intégré le Foyer Pauline Godefroy de l'OSE, le Fopogo. J'avais 20 ans et c'était le début d'une belle vie. Le Fopogo était une maison d'étudiants, où nous avons pu étudier, mais aussi nous former à la vie. Notre passé récent avait forgé notre caractère, ce que nos parents n'avaient pas pu faire. Henry Tajfel était un bon éducateur et nous avions l'âge de tout apprendre et comprendre.

Pendant cette période très riche, nous voulions nous former pour la vie. En dehors des cours à l'école de Meunerie où j'ai lié des amitiés pour la vie, nous assistions à des cercles d'études au Fopogo et allions dans la maison des filles de l'OSE à St Germain. Des amitiés se sont créées, des premiers amours sont nés. J'ai gardé mes amis de cette époque. Roger, que j'ai connu à Collonges, s'est marié avec ma sœur Rita. Mon futur beau-frère Stephan a été avec moi au Vésinet. J'aimais bien aller à l'Ecole de Meunerie et j'ai gardé des liens d'amitié avec les anciens élèves.

Aux grandes vacances de 1946, j'ai travaillé comme moniteur dans une maison d'enfants en Belgique, près d'Ostende. J'ai quitté l'école de Meunerie en 1947, après avoir fait un stage dans un moulin. Stéphane Ehrlich, qui était aussi étudiant au Fopogo, m'a dit qu'il y avait un moulin près de chez ses parents, à Réalville dans le Tarn-et-Garonne, dans lequel je pourrais faire mon stage et habiter chez ses parents. C'est là que j'ai rencontré ma future

femme. Mes activités professionnelles ont débuté au Moulin de Sadoul à Réalville du 1er septembre 1947 au 30 septembre 1948. J'ai travaillé ensuite à Saint Livrade-sur-Lot, dans une fabrique de flocons d'avoine. J'habitais dans l'usine. Une nuit, l'usine a brûlé, des voisins m'ont réveillé et je suis sorti en pyjama. J'ai perdu tous mes papiers de l'école et pratiquement tout ce que je possédais. Ruth, ma future femme, est venue de Réalville avec des vêtements, les voisins m'en ont donné aussi.

Du 15 février 1949 au 1er juillet 1949, j'ai travaillé aux grands Moulins de Paris, dans l'équipe des bluteurs pour confectionner les tamis des plansichters. Puis, j'ai voulu continuer ma carrière dans la meunerie. Je suis allé travailler à l'Isle-Jourdain, dans le Gers, au moulin de la famille Chabanon. Leur fils très sympathique avait fait l'école de Meunerie, puis des études de droit. J'ai travaillé chez eux du 30 avril au 2 octobre 1949.

J'ai dû quitter ce métier, car je me suis aperçu que je devenais allergique à la farine. J'ai appris par René Pilon, professeur à l'école de Meunerie, que le représentant de la Miag (entreprise qui produisait des machines de meunerie à l'usage des moulins en France) recherchait une personne qui connaissait la meunerie et parlait l'allemand. C'était une chance pour moi, ce départ m'a ouvert une belle carrière professionnelle. Nous nous sommes installés avec Ruth dans un petit appartement à Vitry-sur-Seine. J'ai travaillé chez Monsieur Joffé, représentant de la Miag, du 1er mai 1950 au 31 décembre 1955. J'ai appris à discuter avec les clients, à leur vendre des machines et à m'occuper des installations en cours. J'aimais beaucoup le travail de représentant, à cause du contact avec les clients.

Un jour, une certaine famille Skalli, qui possédait des moulins en Algérie, m'a contacté dans le cadre d'un projet de semoulerie à Rouen, sur le port. Une semoulerie est un moulin qui transforme le blé dur en semoule pour la fabrication des pâtes alimentaires. La famille Skalli, déjà semouliers en Algérie, commerçait avant la guerre avec des fabricants de pâtes de la région parisienne. C'est pour cela qu'ils avaient décidé de s'installer sur le port de Rouen, qui permettait d'alimenter le moulin par voie fluviale. Je n'ai pas eu

l'affaire de l'équipement de la semoulerie, qui fut confiée aux Entreprises Bühler, en Suisse. J'ai donc recontacté la famille Skalli et je leur ai demandé s'ils n'avaient pas besoin d'un directeur pour la nouvelle usine. Monsieur Jules Skalli, qui était un homme admirable, m'a téléphoné pour me dire que la société avait acquis une maison à Rouen sur le Mont Riboudet. Il m'a demandé d'aller voir si cela me plairait d'y habiter. Avec Ruth, ma femme, nous sommes allés découvrir cette belle et grande maison. En revenant de Rouen, j'ai donné mon accord à M. Jules sans discuter des conditions de travail, puis j'ai donné ma démission à M. Joffé. Entré en 1955 dans la famille Skalli, je suis resté chez eux jusqu'en 1991, soit 36 ans. Je dis faire partie de la famille, bien qu'il n'y ait aucun lien de parenté. La semoulerie fut construite pour une capacité de trituration de 40 tonnes par jour et quand je suis parti, on pouvait triturer 600 tonnes jour.

Je me suis marié avec Ruth le 17 novembre 1951, à Réalville. Nous sommes restés à Vitry-sur Seine jusqu'au début 1955. Dina est arrivée le 13 juin 1952 à Paris et Anne le 11 août 1955 à Rouen. En arrivant à Rouen, Ruth a exercé son métier de sage-femme à la clinique des Alliés, puis a travaillé comme assistante sociale à la commune de Bonsecours. Nous menions une vie heureuse dans notre maison au Mont Riboudet. En juillet 1967, nous avons acquis un terrain à Montigny, en vue de la construction de notre future maison familiale. La vie a continué tranquillement. Nous passions souvent nos vacances d'été avec Rita, Roger et nos enfants. En hiver, j'aimais partir au ski.

En 1969, nous avons emménagé dans notre maison de Montigny. Omama et Opapa, les parents de Ruth, sont venus habiter avec nous. Ruth a travaillé comme sage-femme à la clinique des Alliés.

Notre vie s'est déroulée paisiblement. Je suis arrière-grand-père de cinq enfants.